

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 20 SEPTEMBRE 1890

SOMMAIRE

TEXTE : A l'étranger, par S. Du Lary.—L'anglification (suite), par Pierre Bédard.—L'exposition des beaux-arts, par G. A. Dumont.—Cris et types montréalais, par E. Z. Massicotte.—Correspondance, par Louis Fréchette.—Poésie ! Sonnet, par Louis de Saintes.—Le rosier de Simone, par Z.—La statue de Lafayette (avec gravure.—La femme devant les amis, par Chs Monselet.—Le grand-papa, par Edouard Rod.—La mode pratique, par Cousine Jeanne.—Poésie : La monnaie des pauvres, par Dr R. Chevrier.—Aux Etats-Unis, par Louis de Saintes.—Vingt-un ans, par R. Brunet.—Alphonse Le Duc.—Curiosités scientifiques.—Le coin des enfants.—Choses et autres.—Feuilleton : Le Régiment (suite).

GRAVURES : Beaux-Arts : Candeur.—La statue de Lafayette.—Portrait de M. Alphonse Le Duc.—A travers le Canada : Les scieries de Roberval (lac Saint-Jean).—Le couvent de la Présentation, à Saint-Hyacinthe.—Gravure du feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	-	-	-	-	\$50
2me "	-	-	-	-	25
3me "	-	-	-	-	15
4me "	-	-	-	-	10
5me "	-	-	-	-	5
6me "	-	-	-	-	4
7me "	-	-	-	-	3
8me "	-	-	-	-	2
86 Primes, à \$1	-	-	-	-	86
94 Primes	-	-	-	-	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

A L'ETRANGER

Cinq mille cinq cent soixante-et-un médecins, tel est le chiffre effrayant des praticiens qui se sont réunis en Congrès à Berlin. Pour les gens qui aiment à s'entourer de nombreux docteurs au cours de leurs maladies, il y avait là une belle occasion de se faire soigner.

C'est sans doute ce qu'à pensé l'un des membres de l'Exposition organisée à l'occasion de ce Congrès : il s'est grièvement blessé le jour de l'ouverture. Aussitôt, deux mille médecins réunis en ce moment se précipitent pour lui porter secours. Notre homme faillit d'abord mourir étouffé par le nombre de ses sauveurs. Puis chacun d'eux réfléchissant qu'il ne lui seyait point, en si noble compagnie, de prendre le pas sur tant d'éminents confrères, tous déclinerent l'honneur de soigner le malade, qui pensa mourir sans soins au milieu de tant de médecins. Enfin, la charité l'emporta sur l'étiquette, et le Dr Lister, assisté d'une certaine de confrères seulement, prodigua ses soins au blessé, qui en est réchappé, malgré tout.

* *

Pendant que tant de célébrités s'acharnaient à la guérison d'un brave homme, bon nombre d'autres se donnaient grand mal aux Etats-Unis pour la destruction scientifique d'un coquin.

Je veux parler de cette ignoble électro-exécution (servons-nous du mot puisqu'on l'a forgé tout exprès), qui vient d'avoir lieu à New-York, dans la prison d'Auburne, et dont nous avons donné une gravure la semaine dernière. Il faut convenir que l'expérience n'a pas tourné à l'honneur des médecins ni des électriciens qui la dirigeaient : si le condamné a fini par être exécuté, le genre d'exécution mérite bien d'être condamné dès le début.

Outre la cruauté dont on a fait preuve, en pour-

suivant, pendant près d'une année, des expériences dans une chambre voisine de la cellule du malheureux Kemmler, il est pitoyable de n'avoir pu arriver à foudroyer un homme du premier coup. On voulait éviter l'horreur de la décapitation et les convulsions macabres de la pendaison, et jamais exécution ne fut plus épouvantable que celle-là, avec les sursauts de ce corps, l'expression de suprême souffrance de cet homme, bavant et râlant tandis qu'on ne peut l'achever, puis cette fumée qui se dégage de son corps au milieu d'émanations de chairs carbonisées.

Les auteurs de cette belle expérience ont naturellement trouvé une foule de raisons qui démontrent avec le fulgurant éclat d'une étincelle électrique que ça n'est pas de leur faute. Ils auraient aussi bien fait de dire, en nous promettant de meilleurs résultats à l'avenir, que l'électricité, suivant l'expression bien connue, avait, en cette circonstance, éprouvé l'émotion inséparable du premier début.

* *

Il s'est trouvé naturellement des journalistes qui ont senti l'impérieux besoin de connaître l'avis d'Edison à ce sujet. Il résulte de leur interview avec le grand savant, qui leur a donné l'assurance que l'électricité était parfaitement capable de tuer proprement son homme. Voilà certes un renseignement précieux ; mais comme il est bon d'appuyer les théories par des faits, le célèbre ingénieur leur aurait cité l'exemple des nombreux accidents qui se produisent si souvent à New-York et à Chicago, où les ouvriers qui réparent les fils aériens sont fréquemment victimes du terrible fluide.

O grand homme, permettez-moi de croire, pour l'honneur de votre génie, que, suivant leur usage, les journalistes vous ont fait parler sans votre assentiment. Il s'agit bien de savoir si l'électricité peut à l'occasion foudroyer l'homme. La preuve, hélas ! est faite depuis longtemps. Ce qu'il importe de préciser, c'est dans quelles conditions on pourra dire en toute sécurité, à ce terrible jeu : A tous les coups l'on tue.

Or, de quoi voulez-vous être certains, messieurs les savants, avec votre fluide, pâle et incolore image de la foudre céleste, lorsqu'on voit celle-ci produire des effets toujours inconstants et variés. Presque le jour où l'on exécutait Kemmler, je lisais qu'un paysan foudroyé dans les champs par une terrible décharge électrique avait été relevé ayant eu tous ses vêtements brûlés et la moitié du corps aussi noire que l'ébène : on espère pourtant le sauver !

* *

Les Argentins sont maintenant tout à la joie ; le président Celman, cause de tout le tapage, après avoir dix fois donné sa démission et l'avoir dix fois reprise, s'est enfin décidé à l'abandonner une onzième fois pour le bon coup, sur les instances de son beau-frère le général Rosa, qui a eu le talent de lui persuader qu'il n'était plus possible de choisir qu'entre la démission et la fusillade. Une fois bien convaincu, le président n'a pas hésité à s'arrêter définitivement au premier parti, ce qui fait honneur à sa sagesse.

On a nommé à sa place M. Pellegrini, l'ancien vice-président, on a dressé des arcs de triomphe sur les barricades, remplacé aux fenêtres les fusils par des drapeaux, et après avoir enterré les six mille morts dont la présence aurait gâté la fête, à laquelle ils ne pouvaient plus décemment prendre part, Buenos-Ayres s'est livré à la joie.

M. Pellegrini est docteur, cela tombe sous le sens, puisqu'il n'est pas général. Car je vous prie de remarquer que dans ces pays-là quand un homme n'est pas général, il est docteur, et réciproquement. Cela peut être utile à savoir pour donner à chacun le titre qui lui convient.

Mais le docteur Pellegrini a un autre titre : il est Savoyard ; son père quitta la France il y a quelque cinquante ans, pour aller s'installer dans la République Argentine. Je ne suis pas fâché de vous signaler cela en passant, pour combattre le déplorable préjugé des gens qui s'imaginent que

tous les Savoyards sont nécessairement ramoneurs de cheminées. Si le président Pellegrini a commencé par là, cela prouverait que le métier de Savoyard mène à tout, à condition de ne pas rester en Savoie.

* *

Pour peu que l'empereur Guillaume soit superstitieux, il emportera de son séjour en Angleterre une bien néfaste impression. Chaque étape de son voyage semble avoir été marquée par un accident.

Au derby maritime de Cowes, l'empereur, à bord de l'*Aline*, le schooner appartenant au prince de Galles, s'assied au pied d'un mât. Le mât se brise aussitôt, l'écrasant presque, et force est de remorquer le navire jusqu'au port.

Un peu plus tard, toujours en mer, il se penche si imprudemment que sans l'appui du prince de Battenberg qui le retient avec vigueur, il tombait à l'eau. Il eût pu, s'il était sorti vivant des flots, parodier le mot de son homonyme, le conquérant, et dire aux Saxons qui l'entouraient : j'ai pris possession de la mer, maintenant."

Enfin sa voiture se trouva un jour engagée sur la voie, au moment du passage d'un train ; l'empereur put sauter à terre, mais sans son agilité et sa présence d'esprit il pouvait être tué, car les chevaux furent heurtés par la machine.

Les gens qui voient tout en noir s'effraieront de tant de dangers courus en si peu de temps, tandis que les optimistes admireront l'heureuse chance de tant de périls conjurés à la fois. Tout dépend du point de vue auquel on se place. Mais voilà bien des sinistres présages. Sire, malgré les baisers de votre grand-mère, défiez-vous de la perfide Albion.

S. DU LARY.

L'ANGLIFICATION

ÉTUDE (suite)

L'homme est vain ; ses gestes, ses paroles, tout chez lui porte l'empreinte de ce défaut qui perdit nos premiers parents ; égaré par l'orgueil, il fera des choses que sa raison, sa conscience condamnera ; il en viendra même à nier les plus nobles sentiments du cœur, pourvu que sa fièvre insatiable de louanges, son désir effréné des récompenses soit en partie du moins satisfait.

Au Canada, comme d'ailleurs dans tous les pays, l'orgueil a ses adeptes ; mais parmi nous, gens si modestes et si paisibles, il s'y est glissé sous une apparence des plus fascinatrices.

Les Anglais savent que, comme nos ancêtres les Normands, nous aimons ce qui brille ; or, forts de cette connaissance, ils ont pris à tâche de nous anglifier par les titres et les récompenses. Prenons garde ! nous avons pu résister à la force, nous ne pourrions peut-être pas résister à la vanité ; nous avons été grands dans la lutte des armes et de l'éloquence, nous serons peut-être la risée dans ce combat d'un nouveau genre. Je n'ose pas entrer dans les détails de cette question des titres, car je pourrais m'égarer sur le champ vaste et scabreux de la politique, mais je constate un seul fait, c'est que, si nous ne sommes pas à toute heure sur le *qui-vive*, les médailles et les rubans nous accablent comme des chaînes, et malheur alors à nos principes, à notre langue, à nos institutions et à notre foi.

Il y a quelques temps, moi-même j'entendais un Anglais *pur sang* dire à un de ses compagnons d'un air ironique :

—Les Canadiens ! pourvu qu'on leur donne une décoration quelconque, on fait d'eux ce que l'on veut.

Voilà comme nous nous faisons juger, voilà ce que l'on pense de notre honnêteté proverbiale et de notre patriotisme à tout épreuve ! Et les paroles si vraies de cet Anglais devaient être l'écho fidèle des sentiments de ses compatriotes.

N'est-ce pas honteux pour nous ? n'est-ce point là une punition méritée de la bassesse de quelques-uns d'entre-nous ? Nous sommes aux yeux des fils d'Albion comme ces enfants que l'on contente ou